

Cinq ans ont passé. Je ne sais pas pourquoi je me suis mis à t'écrire. Je savais que tu ne me répondrais pas mais je poursuivais ce monologue, peut-être dans l'espoir de m'en lasser et de te laisser définitivement prendre le large.

Je t'écrivais et je ne savais pas où envoyer ces lettres, alors je les jetais. Et il n'y avait dans ces prolongations, que j'improvisais seul, rien qui me meurtrisse vraiment. Non. Je me suis plutôt bien débrouillé sans toi.

Je t'écrivais dans la chambre de Prenzlauer Berg. Tu te souviens, le plafond boursoufflé et noirci par les fuites d'eau, le papier peint marron avec ses fleurs jaunes qui nous rassuraient, le lino rayé et cette odeur âcre, tout était resté en l'état (inutile d'engager des travaux, disais-tu, juste se casser aux premiers signes de l'effondrement), ma petite chambre sans fenêtre, tassée comme une alcôve au bout de l'immeuble, là où l'air ne se renouvelle pas, où nous laissions nos respirations d'adolescents attardés, nos sueurs un peu rances, nos haleines déjà prêtes à vieillir, lourdes des ratages et des déceptions à venir. Mais on ne meurt pas de tout ça ; ces départs, ces séparations brutales, tout se fait à l'amiable sans qu'on le sache. C'est une chose un peu ingrate et pauvre qu'il nous est donné de jouer à la ville, et qui ne connaît l'héroïsme que rarement.

Alors ça continue à avancer. Sans toi.

Tu te souviens de Rolf ? Ce sale con de la Schauspielschule Ernst-Busch. On avait réussi à lui faire croire qu'on était frères. Pas très difficile quand on pense que beaucoup s'y trompaient.

Il m'arrive de le croiser au bar du SO 36. Il demande toujours :

– Ça va, ton frère ?

Parce qu'il n'a rien d'autre à me dire. Les absents comme toi ont le talent indéniable de savoir nous tirer de certaines situations emmerdantes. Je réponds que oui, ça va.

– Il joue quoi en ce moment ?

Je t'invente un Shakespeare, un Miller, ou dernièrement :

– Crimp. Tu connais pas ? Anglais. Pas mal.

Je suis seul à savourer notre mauvaise blague. Je me dis avec un léger pincement au cœur que personne ne doit te demander des nouvelles de ton frère à New York.

Tu me manques moins qu'avant, je n'ai pas peur de cette pensée-là. Je n'ai pas plus de tendresse pour les plaies que pour les cicatrices. Il faut que ça vive, alors ça vit. Il reste quelque chose comme une griffure de chat.

Tu as remarqué que les griffures de chat ne disparaissent jamais complètement ? Ça saigne rarement, la plaie est très fine, ça met pourtant des semaines avant de s'atténuer. Au final, il demeure une cicatrice presque imperceptible, comme le souvenir d'un combat avorté. Je te vois comme un griffure de chat au creux de mon poignet. Parfois, une main vient à passer dessus. Je dis : c'est Roman. Et je ne cherche pas à m'expliquer davantage, bien conscient que je ne parle qu'à moi-même lorsqu'il s'agit de toi. J'ai très bien survécu à ton départ alors ça ne se dit pas, ça ne se partage pas un deuil aussi doux.